

De la revanche des berceaux à l'élite qualitative

Gérard Parizeau

Volume 35, numéro 1, 1967

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103601ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103601ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1967). De la revanche des berceaux à l'élite qualitative. *Assurances*, 35(1), 19-27. <https://doi.org/10.7202/1103601ar>

De la revanche des berceaux à l'élite qualitative¹

par

GÉRARD PARIZEAU

Les journaux ont annoncé récemment que le taux de natalité diminuait d'année en année dans la province de Québec, au point d'avoir atteint le niveau de l'Ontario, c'est-à-dire environ 24.1 par 1,000. Si le fait s'explique de bien des manières, il prend une importance particulière pour le Canada français. Depuis longtemps, on s'était habitué à penser que, grâce à sa forte natalité, celui-ci garderait une place à peu près constante dans la population du Canada, pourvu que l'immigration ne soit pas trop forte et pourvu que l'émigration des Canadiens français ne reprenne pas à l'allure qu'elle a eue au XIXe siècle jusqu'au moment où les États-Unis ont limité l'accès de leur pays à l'étranger².

C'est vers 1920, croyons-nous, que M. Édouard Montpetit a parlé de la revanche des berceaux. Depuis lors, les choses ont changé. D'année en année, la natalité a diminué³. Si le mouvement continue, elle ne suffira pas longtemps à maintenir l'influence des Canadiens français dans leur pays. Pour apporter une autre solution au problème, ceux-ci ne devraient-ils pas adopter des mesures destinées à remplacer

¹ J'emprunte les deux formules à des esprits bien différents qui ont traité du problème canadien-français à un demi-siècle d'intervalle.

² "Evolution de la composition ethnique et linguistique de la population canadienne". Jacques Henripin écrit, en 1962, que dans l'hypothèse d'une "diminution progressive des taux de reproduction, la proportion de la population canadienne, dont la langue maternelle est le français, serait de 23.5 pour cent en 1981 et 17 pour cent en 2011." Elle était de 30 pour cent environ, jusqu'ici. P. 27 et 31. Dans "La population Canadienne et le Grand Nord".

³ C'est ainsi que le nombre des naissances dans la province est tombé de 142.383 en 1959 à 120.607 en 1965. M. Paul Parrot "Le Devoir" du 28 janvier 1967.

une civilisation de nombre par une civilisation de qualité ? S'il faut essayer d'enrayer la diminution du groupe français par tous les moyens ¹, il faut aussi adopter une véritable politique de la famille qui permettra de préparer les enfants à jouer un rôle plus efficace dans le milieu où ils vivront. Pour cela, dans une société urbaine, les parents ne doivent pas se sentir brimés. Il ne faut pas qu'ils se convainquent qu'il leur sera difficile de mettre leurs enfants au monde et qu'il leur sera encore plus ardu de les élever et de les amener au point où ils seront prêts à gagner leur vie. Déjà le nécessaire a été fait pour que l'accouchement ait lieu dans les meilleures conditions possibles d'hygiène et de sécurité.² On a fait également un effort pour qu'on puisse élever l'enfant le mieux possible. Des réformes importantes se poursuivent pour mettre à la disposition des maîtres les moyens de donner un meilleur enseignement, plus adapté au moment et au milieu. C'est du côté de la formation des professeurs que la tâche est le plus urgente. En effet, à quoi sert de modifier les programmes, si ceux qui les appliquent n'ont pas la préparation voulue ? ³



Si on a pris des mesures sérieuses pour permettre à la mère de mieux mener l'enfant à terme et pour aider les parents à le former et à l'instruire par la suite, fait-on suffisamment pour leur permettre de faire face aux dépenses et aux respon-

¹ C'est une des explications de l'attitude prise récemment par le Ministre de l'Immigration, M. Jean Marchand, au sujet de l'immigration française au Canada. Il est encore difficile de prévoir quel résultat elle donnera. L'intention du gouvernement canadien, c'est de convaincre le gouvernement français de lui laisser faire une propagande d'émigration qui lui permettrait d'attirer un plus grand nombre de Français au Canada.

² Même si, à cause de l'encombrement, les hôpitaux sont forcés de garder la mère et l'enfant trois ou quatre jours seulement, sauf en cas de complications: Il est évident que les conditions de l'accouchement sont, depuis dix ans, bien meilleures qu'elles ne l'ont jamais été.

³ De leur côté, les professeurs doivent comprendre que, si dans le passé, ils n'ont pas été traités comme ils devaient l'être, il leur faut maintenant faire un très grand effort pour s'adapter aux méthodes nouvelles et pour améliorer leur rendement. C'est par là qu'ils rempliront leur fonction, essentielle à l'essor du milieu francophone au Canada.

sabilités de la famille ? Autrefois, la plus grande partie des francophones vivaient sur la terre. La vie était dure, mais il était assez facile d'élever une nombreuse famille, même si l'école de rang — la plus accessible était souvent lamentable. L'influence du prêtre était dominante: celui-ci n'acceptait pas la restriction des naissances et on l'écoutait quelles que fussent la misère ou les difficultés de la famille. Les choses ont bien changé comme l'on sait. L'Église est prête maintenant à s'incliner devant un état de fait qu'elle sait ne plus pouvoir empêcher. Elle laisse aux intéressés le soin de décider leur planification familiale, suivant l'expression acceptée. Même si elle hésite à reconnaître officiellement l'usage des contraceptifs, elle se rend compte de certaines misères très graves dans les milieux ouvriers et bourgeois. Elle est prête à s'incliner devant la décision des parents qui sont les premiers intéressés. Mais si on veut que ceux-ci continuent à avoir des enfants, ne devrait-on pas aller plus loin qu'on ne le fait pour aider la famille ? Actuellement, on accorde certains dégrèvements d'impôts, mais ils sont faibles. On donne des allocations familiales, mais elles n'ont pas augmenté depuis leur création,¹ et, de plus, par ce qui semble une aberration, qui s'explique politiquement, sinon logiquement, les allocations vont diminuant avec le nombre des enfants. Alors qu'en France, on accorde des allocations prénatales, des allocations de maternité, des allocations de salaire unique pour permettre à la mère de rester au foyer, des allocations d'éducation spécialisée, ainsi que des allocations de logement, sans compter les réductions du coût de transport aux familles nombreuses et l'enseignement gratuit à tous les niveaux. On met aussi à la disposition des mères des garderies très bien organisées, ce qu'on ne fait guère chez nous. Et c'est ainsi qu'on a trans-

¹ En 1944, par le gouvernement fédéral. En 1967, il est vrai, la province de Québec se propose d'accorder une allocation provinciale qui s'ajoutera au versement fédéral; mais dans l'ensemble le chiffre est assez faible.

22 formé une société vieillissante, sans beaucoup d'enfants, en un pays où malgré la guerre et ses affreuses séquelles, les jeunes vont bientôt devenir l'élément dominant. En donnant une situation matérielle privilégiée au couple, en créant un état d'esprit favorable à la famille, en l'aidant de toutes les manières possibles, on a transformé le climat familial. Au Canada, au lieu d'étaler dans les journaux et à la radio-télévision, les difficultés créées par les enfants, on devrait faire tout en son pouvoir pour aider les femmes à procréer et pour faciliter la tâche des parents par la suite. Si, en Amérique, on a mis à la disposition de ceux-ci certains moyens matériels efficaces pour résoudre les problèmes domestiques et si on a augmenté les ressources de la famille avec ou sans l'aide des syndicats ouvriers, on ne semble pas avoir fait suffisamment pour faciliter le travail des parents. À notre avis, c'est dans ce sens qu'il faut œuvrer si on veut que la famille canadienne-française maintienne sa natalité dans des conditions d'hygiène et de santé morale. Or, cela n'est possible qu'en appliquant au milieu un ensemble de mesures sages et bien étudiées. Il ne faudrait pas s'en tenir au gros battage que l'on fait actuellement autour des contraceptifs, dont le résultat est négatif et contraire à long terme à l'intérêt de la famille et du groupe. À notre avis, il faudrait d'abord convaincre que ceux-ci ne doivent servir que dans les cas extrêmes; puis, encore une fois, mettre à la disposition du couple les moyens voulus pour le persuader que, s'il a des enfants, il ne sera pas dans une situation inférieure. Il faut le persuader qu'il pourra en sortir, sans faire un effort au-dessus de ses forces. Ainsi, on permettra à nos gens d'apporter à la société à la fois la quantité et la qualité des sujets, dont elle aura besoin pour continuer à jouer un rôle dominant dans sa province et dans son pays.



Quelle que soit l'importance du groupe francophone au Canada, pour qu'il joue un rôle, il lui faudra s'orienter vers

une civilisation de qualité. En ce moment, il y a dans ce sens un très grand désir dans toute la population. On sent, en effet, à travers le bouillonnement des idées, que nos gens aspirent profondément à améliorer la race, à adapter le milieu à des conditions nouvelles, à préparer les jeunes à un monde différent où la formation intellectuelle, l'énergie et l'initiative seront la condition essentielle. Même si le succès individuel reste l'objet primordial, on comprend que le succès du groupe est non moins important, car la réussite de l'un est partiellement fonction de l'importance de l'autre. L'attitude des milieux anglo-saxons dans notre pays nous a enseigné, en effet, à travers les ans, qu'il fallait d'abord compter sur soi et sur son groupe. De cela, comme tout milieu minoritaire, les Canadiens français sont convaincus instinctivement ou de façon raisonnée.

23

Autre constatation: pour faire jouer à la jeunesse le rôle qui doit être le sien dans une société matérielle, il faut orienter son esprit surtout vers les carrières de l'industrie, du commerce et de la finance. Déjà, un effort se fait en ce sens. Il faudrait aussi que les jeunes sortent des bornes de la province de Québec, qu'ils connaissent davantage l'étranger et ses méthodes, qu'ils s'habituent à penser en fonction du reste du Canada et du monde, qu'ils se refusent à tout complexe d'infériorité,¹ qu'ils se convainquent de collaborer avec les anglophones non comme employés, mais éventuellement ou immédiatement comme associés, qu'ils ouvrent toute grandes les portes et les fenêtres de leur maison, qu'ils développent l'esprit d'initiative, qu'ils soient prêts à créer des entreprises quand ils ont les connaissances voulues. Et l'argent, dira-t-on ? Mais il est relativement secondaire. Il y a actuellement des moyens de se le procurer pourvu que le prêteur ait confiance et que l'emprunteur soit en mesure de le faire valoir. Le prêteur ira

¹ Qu'ils renoncent, en particulier, au complexe du vaincu. La bataille des plaines d'Abraham est d'une autre époque, dont il ne faut garder que l'intérêt historique.

même jusqu'à fournir les éléments techniques, dont il ne se préoccupait guère autrefois. Il est faux de dire que le Canadien français est pauvre. Il a des ressources qui, canalisées et bien utilisées, peuvent faire merveille. Mais il faut le vouloir et être préparé à en tirer le maximum. C'est toute l'explication de succès de l'Israélite au Canada.

24 Faut-il dire en terminant que le Canadien français doit être décidé à garder ce qu'il a créé ? Assurément. Qu'il transforme son entreprise, qu'il attire du sang nouveau, des capitaux extérieurs dans son entreprise, en allant les chercher là où ils sont. Qu'il s'allie à d'autres groupes, même étrangers, pour lui ouvrir des marchés, des centres de renseignements et de recherches et pour lui apporter des collaborations nouvelles. Très bien, mais de grâce, qu'il ne vende pas son entreprise à tout venant parce qu'il a des problèmes de droits successoraux, parce qu'il craint la concurrence ou parce qu'on fait miroiter sous ses yeux la grosse somme à encaisser. Autrement, ce sera toujours à refaire. Il y aura toujours l'éternel recommencement que les économistes et les sociologues ont déploré depuis trois quarts de siècle, qui fait qu'on repart presque toujours à zéro. Nous l'avons noté déjà, dans le milieu canadien, le francophone ne peut guère compter que sur lui. Or, une société ne se développe que si elle s'appuie sur des forces agissantes. Qu'est-ce qui fait qu'à Montréal la bourgeoisie anglophone est si influente, sinon qu'elle a les leviers de commande bien en main ? Certains cèdent leurs entreprises, mais ils restent généralement au poste de direction ou ils font autre chose ailleurs. C'est ainsi que les générations succèdent aux générations en s'élevant d'un niveau chaque fois.

Par contre, ils ne cèdent devant les francophones que lorsqu'ils s'y croient obligés. Et il faut que la pression soit très forte, qu'ils semblent avoir affaire à une partie bien décidée ou à une opération concertée. Réaction bien humaine,

mais qu'ils pratiquent depuis qu'ils sont installés en Amérique du Nord, avec une fidélité digne de tous les éloges et que devraient leur emprunter les milieux francophones intéressés.

C'est en procédant ainsi que de la revanche des berceaux — concept sociologique, mais surtout politique — on évoluera vers une idée de qualité du milieu, de formation du cerveau et du caractère, en utilisant tous les moyens qui sont à notre disposition. C'est actuellement la tendance instinctive ou avouée de quelques générations qui sont prêtes à jeter à bas les colonnes du temple pour arriver.

25



Est-ce possible que le groupe lui-même se développe davantage malgré la nature souvent hostile et le milieu assez peu coopératif dans lequel il évolue ? Certains affirment que cela est impensable dans le cadre actuel de la Confédération, à moins qu'on lui apporte des modifications radicales. D'autres voient le salut du groupe dans un séparatisme complet ou mitigé, afin que rien ne gêne l'effort. Quel que soit le régime politique, il faut admettre que la province de Québec a tous les éléments voulus à la préparation et à l'initiative de ses élites. Quand on pense à ce que de petits peuples comme Israël¹ ont obtenu dans des conditions géographiques et politiques extrêmement difficiles, on voit ce que les Canadiens français pourraient réaliser en employant toutes les ressources de leur intelligence, de leur ténacité et de leur énergie, comme les Israélites l'ont fait, face aux Arabes hostiles, face aussi à la terrible sécheresse de leur sol. De leur côté, les Islandais

¹ Même si Israël a été réalisé à un coût très élevé, immense, énorme, auquel ont pris part tous les Israélites du monde entier et le gouvernement américain désireux d'établir un équilibre même instable au proche Orient, il faut reconnaître l'extraordinaire réalisation que l'expérience israélienne représente pour une population venue du monde entier. Elle s'est mise à la page — et quelle page — et elle a créé une extraordinaire économie encore en évolution, mais dont la stabilité s'établit graduellement avec d'étonnantes réalisations collectives, en employant les méthodes les plus intelligentes et les plus avancées.

26

ont donné d'extraordinaires exemples de courage et d'ingéniosité, malgré leur climat très dur, leur sol rocailleux, la mer inhospitalière mais féconde, lorsque les Danois leur ont permis, en s'en allant, de développer leur pays. En un siècle, ils ont admirablement tiré parti des méthodes nouvelles pour faire donner le maximum à leurs pêcheries, alors que les nôtres vivotaient. Ils ont lutté contre les terribles épidémies qui les avaient décimés périodiquement jusque-là. Ils ont poussé l'ins-truction à un très haut degré. Et ils ont utilisé leurs sources chaudes ou les geysers pour chauffer les maisons d'abord, puis pour faire pousser des légumes, des fruits et même du raisin, des bananes et des oranges dans des serres immenses, sur une terre où rien ne venait jusque-là que des lichens. C'est un miracle de l'intelligence et de l'énergie, qui leur a permis non de transformer un sol presque inculte en une terre fertile, mais de tirer le maximum de ce qu'ils avaient à leur disposition. C'est cela qu'il faut nous rappeler. Nous avons des pêcheries et elles sont insuffisamment exploitées. Nous avons un sol qui n'est pas bon partout — loin de là — mais qui pourrait rendre bien davantage si l'on se donnait la peine d'écouter ceux qui suggèrent de le mieux travailler. Même si nous ne pouvons compter sur l'étranger au même degré qu'Israël, nous avons les instruments voulus sous la main pour faire mieux qu'on le fait à l'heure actuelle, aussi bien dans l'agriculture que dans les pêcheries et le domaine économique en général. Ottawa ne met pas toujours la bonne volonté voulue pour nous aider, mais qu'on utilise davantage ce qui est mis à notre disposition ! Arda est un moyen. Mais qu'on en tire cinq fois plus. Qu'on organise vingt Arda si on pense réussir de ce côté. Mais qu'on agisse sans qu'interviennent d'autres poli-tiques que l'intérêt du groupe et du pays, mais du groupe d'abord. C'est ainsi qu'on empêchera que se répande trop vite l'idée d'indépendance du Canada français. Faisons en sorte qu'elle prenne forme seulement lorsque tout le reste aura

été essayé. Bien des initiatives se révèlent décevantes, mais les Israéliens et les Islandais, tout petits peuples, n'ont trouvé des solutions à leurs problèmes que par une continuité et une ténacité dans l'effort rarement égalées dans l'histoire du monde. Faut-il nécessairement être bien malheureux pour avoir le courage d'agir ainsi ? Et le sommes-nous vraiment ? Pour accélérer l'allure de notre essor, il faudrait que l'effort du travail et du capital soit davantage orienté vers le bien commun et non vers l'intérêt individuel d'un groupe. En écrivant cela, nous pensons aussi bien à l'ouvrier — syndiqué ou non — qu'au patron.